

## *Le mur*

Quand j'étais enfant, je passais la plupart des vacances chez ma grand-mère paternelle, Mamée Renée, pour qui je suis toujours resté « *le petit* », même à l'âge adulte. J'avais pour elle une infinie tendresse, celle que l'on éprouve pour des parents très âgés ; et je crois que, de son côté, elle appréciait ma présence qui égayait sa solitude.

Veuve, Mamée Renée vivait seule dans une ferme du sud des Landes dont l'inconfort faisait tout le charme. Son large toit pentu la protégeait des ardeurs du vent, du soleil et de la pluie comme un immense chapeau rabattu sur ses murs à pans de bois. Un vieil homme du voisinage entretenait le vaste arial parsemé de genêts et d'arbres gigantesques qui dissimulaient l'habitation depuis la route. L'ensemble eut paru harmonieux sans une particularité qui accrochait le regard. Le terrain, enserré dans la pinède, était borné à l'ouest par une sorte de rempart d'au moins trois mètres de haut, recouvert de lierre, que mon père appelait la Grande Muraille et ma mère le mur d'Hadrien, chacun ses références. Je ne devais m'approcher sous aucun prétexte de cette fortification infranchissable qui obstruait l'horizon et au-delà de laquelle je ne pouvais apercevoir que le ciel. J'avais beau poser des questions, chacun se plaisait à entretenir le mystère, en particulier ma grand-mère qui en avait fait le cœur des histoires qu'elle me racontait avant que je m'endorme.

Il existait entre elle et moi une sorte de rituel.

Le soir, tandis qu'elle finissait de ranger la cuisine, je me faufilais dans son lit en prenant garde à ne faire grincer ni les lames du parquet ni les

## *Le mur*

ressorts du sommier. Dès que j'entendais le bruit de ses pas dans l'escalier, je me cachais vite sous les couvertures. Lorsqu'elle se glissait à son tour dans les draps, elle faisait semblant de ne pas m'avoir vu et protestait d'un air amusé en découvrant ma présence :

- Que tu m'as fait peur, petit chenapan ! File dans ton lit !

Riant aux éclats, je croyais naïvement l'avoir surprise et c'était le moment où je cherchais à l'attendrir pour rester encore un peu auprès d'elle.

- D'abord l'histoire, Mamée. Raconte-moi ce qu'il y a derrière chez toi, de l'autre côté du mur.

Chaque fois, j'espérais connaître enfin *la vérité*, l'unique. Mais en même temps je la redoutais. Car, derrière ce mur, s'étendait un monde où les banalités les plus triviales se trouvaient transformées en mythologies par la magie du verbe de ma grand-mère.

Les contes de Mamée Renée commençaient toujours par :

« *Derrière chez moi, vois-tu, petit, il y a ...* »

Il y avait tantôt une forêt mystérieuse, tantôt un champ, une mare ou un château. Il y avait des animaux extraordinaires, des trésors cachés, des paysans misérables, des princes cousus d'or, des chevaliers et des bandits, des gentils et des méchants.

Malgré les anachronismes et une topographie à géométrie variable, je croyais dur comme fer à ces récits édifiants qui n'ont jamais figuré dans

## *Le mur*

les contes de Perrault, d'Andersen ou des frères Grimm. Je ne comprenais pas tout, mais à force de les faire répéter à ma grand-mère, je finissais par les connaître par cœur et je la reprenais quand elle oubliait une phrase ou introduisait une variante.

\*

\* \*

Et puis le temps a passé.

J'allais de moins en moins chez ma grand-mère, préférant égoïstement à ces visites, les booms, les copains, les filles et le foot.

Un jour cependant, tandis que nous étions seuls tous les deux et qu'elle s'était assoupie sur son « Sud-Ouest » pour une petite sieste postprandiale, j'en ai profité pour braver l'interdit : mes premiers poils au menton me disaient qu'il était temps. J'ai tiré la grande échelle qui était posée sous le cerisier et l'ai transportée en catimini au pied du mur, le cœur palpitant de curiosité et de sentiment de transgression. J'allais enfin savoir ! A chaque barreau que je gravissais, une des histoires de ma grand-mère me revenait en mémoire comme si, au fur et à mesure que je m'élevais vers la vérité, je m'éloignais de tous les enchantements qu'elle avait créés pour moi. Tant pis ! Mon désir était plus fort.

Au moment où je posais le pied sur le dernier barreau, la voix de Mamée, sans colère, légèrement ironique, peut-être un peu mélancolique, résonna à mes oreilles :

## *Le mur*

- Alors ça y est. Tu sais maintenant ce qu'il y a derrière chez moi. Quelle impression, dis-moi ?

Rien.

Déception.

Rien qu'un bois qui n'avait pas dû être entretenu depuis des lustres, envahi par des bruyères, des genêts, des fougères et des graminées inextricablement mêlés : des arbres à demi putréfiés, couchés par les tempêtes, essayaient de trouver un ultime soutien en s'appuyant sur les vétérans, eux-mêmes fort amochés. Aussi loin que mon regard pût porter, c'était la même désolation. Il me sembla apercevoir vaguement entre les branches un morceau de toiture, d'une teinte rosâtre, sans doute affadie par les mousses et les lichens, qui ne risquait pas d'être confondue avec le toit d'un palais ou d'un château. Au pied du mur, courait un fossé où j'aperçus par endroits, à travers la végétation, un ruisseau maigrelet, glauque et rougeâtre.

- Mais, il n'y a rien !

- Dis plutôt que *tu ne vois rien*.

- Pourquoi ne pas m'avoir révélé la vérité, tout simplement ?

Franchement, pourquoi tant de mystère depuis toutes ces années autour d'un enchevêtrement de ronces ? m'écriai-je, moitié déçu, moitié amer.

- Tu as raison. Il est temps, je crois, de te donner quelques explications. Viens à l'abri dans la maison, je vais te dire ce qu'il y a derrière chez moi, du moins ce que j'en sais.

## *Le mur*

Les histoires ne manquent pas à propos de ce coin de terre. Vois-tu, légèrement au Nord, de l'autre côté du mur – qui était déjà tel que tu le connais aujourd'hui quand ton grand-père et moi avons acheté la maison – on trouve en contre-bas, chez le voisin donc, les vestiges d'une paroi légèrement creuse. Des spécialistes, historiens et géologues venus sur place, n'ont pu déterminer s'il s'agissait d'une construction humaine ou des restes d'une ancienne caverne naturelle qui se serait effondrée.

- Et toi, est-ce que tu l'as vue ?

- Bien sûr. Il y a même eu un reportage télévisé sur les curiosités du village, dans lequel l'endroit avait été mis en scène de façon sinistre et baptisé « Mur des sorcières », car supposé être un lieu de sabbat au Moyen Âge.

- Tu crois à ce genre de sornettes ?

- Ce que je peux te dire, c'est que j'ignore ce qui s'est passé au Moyen Âge, mais après toute cette publicité, on a vu débarquer ici une kyrielle de jeunes blafards, tous vêtus de noirs, entravés par une quincaillerie de chaînes, de croix, de bracelets en cuir cloutés et pas souriants pour deux sous.

- Des gothiques, c'était la mode.

- Et quelle mode ! On aurait dit des Draculas accompagnés de leurs drôlesses. Ils se sont mis à déblayer un étroit sentier à la machette, au grand dam du propriétaire des lieux. C'était un va-et-vient incessant de loufoques à toute heure du jour et surtout de la nuit. Quand l'époque

## *Le mur*

« *style vampire* » a été révolue, la rumeur n'a pas désarmé pour autant, mais a pris une autre tournure. Il a été question d'une mine d'or qui aurait été exploitée à l'époque romaine, d'une nécropole mérovingienne, d'une cache d'armes de l'ETA et autres fadaïses du même genre attirant sans cesse de nouvelles vagues de terrassiers amateurs, équipés de pelles et de pioches.

- Je n'aurais jamais soupçonné autant d'activité dans la brande sauvage que j'ai aperçue du haut de l'échelle.

- Parce que tout est redevenu calme. Le voisin, un original ayant racheté l'ancien moulin que tu as entrevu à travers le feuillage, y a mis bon ordre. Il a installé une clôture électrique autour de son terrain, adopté un grand chien noir qu'il a appelé Lucifer (doux comme un agneau) et lui-même cultive une apparence à faire fuir les curieux avec sa tignasse hirsute et sa barbe de patriarche.

- Tu n'en as pas peur ?

- Bien au contraire. Je lui dois la paix retrouvée, nous avons d'excellents rapports de voisinage. Je lui sais gré d'avoir mis fin à tout ce bazar qui troublait notre tranquillité, la mienne comme la sienne. Car, ne l'oublie pas, derrière chez lui, c'est chez moi et derrière chez moi, c'est chez lui. Ironie du sort : ce mur qui nous sépare a fini par nous rapprocher.

- Voilà que tu parles comme Raymond DEVOS ! Je me demande quelle est la part de fantaisie et la part de vérité dans les

## *Le mur*

histoires que tu me racontes. Des sorcières, Dracula, Lucifer... et un ogre par-dessus le marché ! Je n'ai plus cinq ans !

- C'est la vie qui est pleine de surprise et de fantaisie, mon petit. Si mes histoires ont piqué ta curiosité et t'ont donné envie de faire de l'escalade pour en savoir davantage, tant mieux. J'espère qu'il en sera toujours ainsi et que tu penseras à moi chaque fois que tu feras le mur !